

## *Caput Nili* de Richard Kandt, une rétrotopie méandreuse

Michaël Wilhelm

Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis

Pour nommer ce mouvement de retour vers un passé illusoirement réconfortant, ce besoin de revenir à des temps plus doux, qu'il décrit dans son essai, Zygmunt Bauman aurait aussi bien pu parler de *rétrochronie*. S'il parle néanmoins de *rétrotopie*, c'est sans doute parce qu'il fait une histoire des mentalités en même temps qu'une géographie de la mondialisation. Le concept de *rétrotopie* au sens de Bauman a ceci d'intéressant qu'il mêle l'espace et le temps, la géographie et l'histoire : c'est un lieu fantasmé qu'on atteint en remontant dans le temps.

Seulement le préfixe *rétro* a aussi une acception toute spatiale, qui permet de nommer *rétrotopie* un lieu (rêvé) qu'on atteint en revenant en arrière, ou un lieu auquel on revient. En ce sens, le retour au pays natal par exemple procéderait d'un élan rétrotopique. Ou le châtiment de Sisyphe. Ou toutes les migrations des animaux, dont la montaison du saumon. L'étroite grotte humide où le Robinson de Michel Tournier ne tient qu'en position fœtale serait, en quelque sorte, une rétrotopie. La source du Nil, lieu mythique vers lequel on ne cesse d'aller, en tâchant de remonter le cours du fleuve jusqu'à sa goutte la plus éloignée de la Méditerranée, n'est-elle pas aussi une telle rétrotopie ?

J'aimerais répondre à cette question en m'appuyant sur le récit de voyage de l'explorateur allemand Richard Kandt, à qui l'on doit la découverte de la source rwandaise du Nil. Dans *Caput Nili*, qui paraît en 1904 aux éditions berlinoises Dietrich Reimer, spécialisées dans les cartes, atlas et textes en lien avec l'éphémère colonie allemande d'Afrique

de l'Est, Richard Kandt raconte les péripéties de son voyage, décrit les paysages, explique ses recherches hydrographiques, brosse les portraits des membres de sa caravane et des personnes qu'il rencontre en chemin, livre au lecteur ses sentiments sur le racisme, la violence coloniale, les traditions africaines. L'ambition littéraire de l'auteur se manifeste dès le sous-titre : « *Eine empfindsame Reise zu den Quellen des Nils* », qu'on peut traduire en français par « *Voyage sentimental aux sources du Nil* ». De fait, *Caput Nili* est « le seul livre de la littérature coloniale allemande de cette époque qui fasse montre de qualités littéraires »<sup>1</sup>. Or les quarante lettres qui le composent n'ont jamais été traduites. Dans son recueil de textes rédigés par des Européens entre 1862 et 1962, et alors qu'il assure avoir sélectionné « les plus symptomatiques »<sup>2</sup>, Jacques Delforge n'évoque même pas Richard Kandt. Dans un recueil<sup>3</sup> de textes compilés en 2020 par l'historiographe de l'actuel prétendant au trône du Rwanda, on lit quelques extraits en anglais des lettres XXIII et XXIV. Et dans le livre bilingue français-allemand<sup>4</sup> que Reinhart Bindseil consacre à Richard Kandt, on trouve la traduction en français de quelques extraits. Cet article sera donc l'occasion de faire connaître ce texte, avant la parution à venir de la traduction française par mes soins.

### La source du Nil : une rétrotopie

Pendant des millénaires, personne n'a pu remonter les cours du Nil Blanc et du Nil Bleu en

<sup>1</sup> Reinhart Bindseil, « À propos de *Caput Nili* de Richard Kandt », dans Pierre Halen (dir.), *L'Afrique centrale dans les littératures européennes*, Brême, Palabres Éditions, 1999, p. 147.

<sup>2</sup> Jacques Delforge, *Le Rwanda tel qu'ils l'ont vu : un siècle de regards européens, 1862-1962*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 9.

<sup>3</sup> Stewart Addington Saint-David, *In the Presence. Eyewitness Accounts of Foreign Visitors to the Royal Court of Rwanda, 1894-1922*, Editions Elgiad, 2020.

<sup>4</sup> Reinhart Bindseil, *Ruanda und Deutschland seit den Tagen Richard Kandts*, Berlin, Dietrich Reimer, 1988.

amont de Khartoum, où les deux fleuves confluent. Les anciens Égyptiens, les Grecs, les Romains, les Arabes ont tous été ralentis par falaises, rapides et marais. Ce qui n'a pas empêché Ptolémée, dans sa *Géographie*, de situer la source du Nil quelque part dans les « Monts de la Lune », qui alimenteraient deux lacs. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, monts et/ou lacs fantaisistes sont reproduits sur la plupart des cartes en Orient comme en Occident. Il ne restait plus qu'à peupler les environs de pygmées cavernicoles, comme l'imagine Aristote dans son *Histoire des animaux*<sup>5</sup>, pour faire de la source du Nil un des plus anciens inépuisables lieux communs : un *rétrotopos*.

C'est seulement à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle que les Européens commencent à y voir clair. En 1858, l'explorateur anglais John Hanning Speke parvient jusqu'à un grand lac qu'il renomme *Victoria*. En 1864, Florence et Samuel Baker atteignent un autre grand lac qu'ils rebaptisent *Albert*. Puis les Allemands prennent le relais. En 1884, Carl Peters fonde à Berlin la *Société pour la colonisation allemande (Gesellschaft für deutsche Kolonisation)* et ne tarde pas à se rendre en Tanzanie pour conclure des traités inégaux avec des chefs locaux. À son retour, et non sans insister, il obtient la protection de l'Empire allemand, qui finit par administrer directement le territoire sous le nom d'*Afrique orientale allemande (Deutsch-Ostafrika)*. À cette date, le Rwanda ne fait pas encore partie de la colonie. Le premier Européen à *entrer* dans ce petit royaume est l'Autrichien Oscar Baumann. À l'occasion d'une expédition financée par une société anti-esclavagiste allemande, il franchit la frontière rwandaise en septembre 1892 et passe quatre jours dans une petite partie de l'ouest du pays. C'est Oscar Baumann qui identifie la source burundaise du Nil. Avant lui, l'Anglais Henry Morton Stanley et l'Allemand Franz Stuhlmann avaient dû s'arrêter aux portes du Rwanda. Le premier Européen à *traverser* le Rwanda est l'officier allemand Gustav Adolf von Götzen. Chargé d'explorer la colonie, il pénètre au Rwanda par l'est à la tête d'une petite armée de six-

cents hommes en mai 1893. Il y reste deux mois et rencontre le roi du Rwanda.

Richard Kandt arpente le Rwanda entre 1897 et 1902. Né à Poznań trente ans plus tôt, il entame des études secondaires qu'il achève à Kołobrzeg, où il retrouve son ami Magnus Hirschfeld. Pendant un an, il étudie l'art et les langues modernes à Leipzig et à Munich, puis la médecine, toujours à Munich, où il intègre la corporation étudiante *Arminia-Rhenania*. En 1893, il se convertit au protestantisme. L'année suivante, il germanise son nom (Richard Jakob Kantorowicz) en *Kandt*. En 1895, il est médecin réserviste dans l'armée bavaroise, puis exerce la psychiatrie à Bayreuth et à Munich, avant d'abandonner la médecine pour suivre des cours d'anthropologie, d'ethnologie et de swahili à Berlin. Il fait des démarches en vue de recevoir une mission officielle au Rwanda, mais n'obtient de partir qu'en offrant de couvrir lui-même les premiers frais – il avait hérité à sa majorité de la fortune de son père. À la fin du mois de mai 1897, Richard Kandt débarque à Zanzibar, puis accoste sur le continent, en Tanzanie. Deux mois plus tard, à la tête d'une caravane de cent-quarante porteurs, trois guides, sept boys et quinze soldats, il marche vers l'ouest. Il franchit la frontière du Rwanda au début du mois de juin 1898 et parvient à rencontrer le roi, avant de reprendre sa quête de la source du Nil. Il rentre en Allemagne en 1902, et en profite pour arranger et faire paraître le récit de son voyage. C'est un succès, puisque le livre est réédité cinq fois jusqu'en 1921<sup>6</sup>. Au printemps 1905, il est de retour en Afrique, avec une mission officielle cette fois, puisqu'il doit convaincre le roi du Rwanda de se placer sous l'autorité d'un « Résident » allemand. Le Rwanda deviendrait une colonie allemande intégrée à l'Afrique orientale allemande, mais l'administration en serait indirecte, puisque toujours entre les mains du roi et de ses officiers. Logiquement, Richard Kandt devient le premier résident impérial au Rwanda et s'établit à Kigali. Avec des moyens en hommes et en matériel très limités, il encourage la culture du café, de l'eucalyptus et de la papaye, s'intéresse à la protection de la nature (les arbres et

<sup>5</sup> Aristote, *Histoire des animaux*, livre VIII, chapitre XIV, 3 : « Les grues se transportent de la Scythie dans les marais de la Haute-Égypte, d'où sort le Nil. C'est le pays où habitent les Pygmées, auxquels elles font la guerre ; car les Pygmées ne sont pas du tout une fable, et il existe réellement une race d'hommes, comme on l'assure, de très petite taille, ainsi que leurs chevaux, et qui passent leur vie dans des cavernes ».

<sup>6</sup> Première édition en 1904, deuxième édition en 1905, troisième édition en 1914, quatrième édition en 1919, cinquième et sixième éditions en 1921 ; réimpression de la sixième édition en 1925.

le gibier notamment), développe le commerce des peaux, dessine la frontière commune avec le Congo belge, contribue à faire voter la construction d'un chemin de fer, rédige des articles sur l'artisanat rwandais. Mais il y a aussi une face plus sombre : en tant que Résident, il doit soutenir, au besoin par les armes, le roi du Rwanda contre les rebelles du nord du pays. En décembre 1913, Richard Kandt rentre en Allemagne pour un congé de quelques mois. La guerre le surprend et l'empêche de regagner le Rwanda. Tandis que son remplaçant met sur pied une petite troupe pour lutter sur place contre les Belges et les Anglais, Richard Kandt s'engage comme médecin dans l'armée bavaroise, sert dans les tranchées, puis au Proche-Orient, puis de nouveau sur le sol français, avant de se retrouver en Galicie, où, en secourant un blessé, il est victime d'une attaque au gaz dont il ne se remettra jamais. Il meurt à l'hôpital militaire de Nuremberg le 29 avril 1918. Ses poèmes de guerre, rassemblés dans le recueil *Meine Seele klingt*, sont publiés à la fin de l'année 1918.

Dans la première des quarante lettres réunies dans *Caput Nili*, Richard Kandt revient sur l'éternelle quête des sources du Nil. Il remonte aux lointaines origines de cette quête, s'inscrit dans une longue procession d'explorateurs et justifie ainsi son voyage par tous les hommes qui avant lui l'auront entrepris. Mais son récit ne serait pas *sentimental* s'il n'y avait pas une raison plus intime : avant même d'évoquer les hommes, c'est sous le patronage du dieu Nil que Richard Kandt place son voyage. Dans la toute première phrase de *Caput Nili*, il dit qu'avant de s'embarquer pour Zanzibar, il retournera à Rome pour revoir la gigantesque statue du Nil conservée au Vatican : « Quand, dans quelques semaines, je prendrai congé de notre civilisation occidentale, une de mes dernières visites sera consacrée aux trésors du Vatican. [Wenn ich in wenigen Wochen Abschied von unserer abendländischen Kultur nehmen werde, [...] so wird einer meiner letzten Gänge den Schätzen des Vatikans gewidmet sein] »<sup>7</sup>. La lettre s'achève sur la même phrase, à un mot près : « Quand, dans quelques semaines, je prendrai congé de la civilisation occidentale... »<sup>8</sup>. Cette première lettre, où Richard Kandt projette son grand voyage au Rwanda, est cernée voire auréolée par l'annonce

d'un autre projet : un séjour à Rome. À lire cette première lettre qui finit comme elle commence, où des projets sont formés mais jamais réalisés, qui rappelle en outre à quel point la quête des sources du Nil piétine depuis des siècles, on pourrait croire que Richard Kandt tourne en rond. Or ce qui au début était *sa* culture occidentale n'est plus à la fin que *la* culture occidentale : Richard Kandt s'est détaché. Comme s'il devait orbiter une dernière fois autour de Rome pour mettre son grand projet en orbite. Avant d'aller ailleurs, Richard Kandt a eu besoin de retourner en un lieu bien connu pour y puiser des forces :

La vénérable statue du Fleuve Nil ! Qu'est-ce que ce bloc de pierre représentait pour moi, qu'est-ce qu'il pouvait bien représenter à mes yeux, pour que je passe souvent des heures entières à étudier chaque trait de ce visage singulier agité de pensées douloureuses, pour que j'en vienne à tout oublier autour de moi, les hommes et les choses, dès que sa magie avait commencé d'agir sur moi ? Je n'ose imaginer la colère du Saint-Père s'il avait su à quel culte païen je me livrais sur la terre consacrée de sa résidence, moi qui étais venu une première fois dans les bagages d'un groupe de pèlerins français, puis en tant que lecteur d'une revue missionnaire, moi qu'il avait béni deux fois. Car c'était bel et bien un culte que je vouais à ce colosse de pierre. Pour moi, ce marbre n'était pas mort ; pour moi ce dieu était plus vivant qu'aucun dieu, et l'espoir de lever le voile sur son origine mystérieuse et auréolée de légendes nourrissait tous mes rêves ambitieux, qu'ils soient nocturnes ou diurnes. Un parfum précieux digne d'un pays enchanté émanait des fruits et des fleurs contenus dans sa corne d'abondance, et me faisait miroiter des images d'un futur couronné de succès ; de ce rocher inerte émanait la chaleur la plus enthousiasmante qui soit, celle dont j'avais besoin pour écarter de mon chemin tous les obstacles qui m'empêchaient encore de donner corps et consistance à mon château en Espagne.

[Der Altvater Nil! Was war mir dieser Stein, was konnte er mir sein, dass ich oft stundenlang in seiner Nähe weilte, jeden Zug des merkwürdigen, schmerzlich sinnenden Antlitzes studierte und alles andere um mich, Menschen und Dinge, vergaß, wenn sein Zauber auf mich zu wirken begonnen hatte? Wie hätte der Heilige Vater gezürnt, wenn er gewusst hätte, dass ich auf dem geweihten Boden seiner Residenz eine heidnische Kultusstätte mir errichtet hatte, ich – einst als Gast einer französischen Pilgerschar und später als Leser einer Missionszeitschrift – ein zwiefach von ihm Gesegneter. Denn ein Kultus war es, den ich mit diesem Steinkoloss trieb. Für mich war dieser Marmor nicht tot; für mich lebte dieser Gott, wie nur je ein Gott lebte, und die Hoffnung, den Schleier von seiner geheimnisvollen, sagenumwobenen Herkunft zu lüften,

<sup>7</sup> Richard Kandt, *Caput Nili. Eine empfindsame Reise zu den Quellen des Nils*, Berlin, Dietrich Reimer, 1904, p. 1. Désormais : *Caput Nili*.

<sup>8</sup> *Caput Nili*, p. 6.

*bildete den ehrgeizigen Traum meiner Tage und Nächte. Ein köstlicher Duft wie aus einem Märchenlande strömte mir aus den Früchten und Blumen seines Füllhorns und gaukelte mir Bilder einer erfolgsegneten Zukunft vor; aus dem kalten Felsen strahlte mir die begeisternde Wärme, deren ich bedurfte, um alle Hindernisse hinwegzuräumen, die einer Verwandlung meiner Luftschlösser in Stein und Wirklichkeit noch im Wege standen*<sup>9</sup>.

Ce retour à Rome, ce retour en arrière, n'est pas comme chez Bauman grevé d'impuissante nostalgie. Pour ce dernier, les étrangers, les « migrants de l'ère post-coloniale », sont à l'origine des mouvements rétrotopiques ; ce sont eux qui suscitent, en réaction, l'illusoire nostalgie d'un passé « à jamais protégé de leur' importune proximité ». Car ils « incarnent à leur manière l'évasif, le peu fiable, l'instable et l'imprévisible de notre vie, tous ces éléments qui viennent empoisonner notre quotidien de prémonitions quant à notre propre impuissance ». Or nos contemporains tels que les décrit Bauman contrastent singulièrement avec la poignée d'Européens qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, ne craignirent pas de partir à la rencontre des Africains et d'affronter l'instabilité et l'imprévisibilité de l'exploration pour affirmer leur puissance et celle de leur pays. Ces explorateurs étaient plutôt sûrs d'eux et confiants en l'avenir : Richard Kandt en est un bon exemple, qui clame sa foi dans le futur sous le patronage du dieu Nil, dont il a besoin de revoir l'image avant de découvrir le vrai visage. Lui recule pour mieux avancer, il revient en arrière pour aller plus loin. Retourner à Rome avant d'aller au Rwanda, c'est prendre un *élan* rétrotopique qui lui permettra d'aller assez loin, c'est-à-dire plus loin que ses prédécesseurs. Car plusieurs fois, on a cru découvrir la source du Nil, mais toujours elle se déroba. Il y a dans cette quête quelque chose d'un indéfini dévoilement, comme si Nil reculait à mesure qu'on avance, comme si le lieu tant cherché se tenait toujours en arrière, était une rétrotopie, au sens cette fois de lieu qui s'étire à l'infini, qui ne cesse de se retirer. Ce n'est pas un hasard si à Rome les pensées de Richard Kandt s'égarèrent « vers des suds chauds et lointains, vers des suds plus chauds et plus lointains encore que tout ce qu'on pouvait se figurer

[in *ferne heiße Süden, in fernere, heißere Süden, als je Bildner sich träumten*] »<sup>10</sup>. Ce n'est pas un hasard non plus si les récits de Stanley et d'Adolf Friedrich zu Mecklenburg (qui voyage à travers l'Afrique entre juin 1907 et juin 1908) ont pour titres respectivement *In Darkest Africa*<sup>11</sup> et *Ins Innerste Afrika*<sup>12</sup> : les superlatifs suggèrent qu'on n'a jamais fini de s'enfoncer dans le continent.

Dès lors rien de plus décevant que la vérité toute nue. Quand Richard Kandt finit par atteindre la source rwandaise du Nil, quelle déception : « une petite cuvette humide au bout d'une gorge, du fond de laquelle la source ne jaillit pas mais s'écoule goutte à goutte : Caput Nili [*einen kleinen feuchten Kessel am Ende einer Klamm, aus deren Boden die Quelle nicht sprudelnd, sondern Tropfen für Tropfen dringt : Caput Nili*] »<sup>13</sup>.

## Le Rwanda des Tutsis : une rétrotopie

Pourtant, Richard Kandt reste au Rwanda encore bien des années après sa décevante découverte de la source du Nil. On devine que cette quête était aussi, et peut-être surtout, un prétexte, et que le ressort rétrotopique de son voyage, ce leitmotiv du dieu Nil qu'il quitte pour mieux le retrouver, est peut-être plus un motif littéraire et sentimental qu'autre chose. En fait de château en Espagne, plus que la source du Nil, c'est une modeste station au bord du lac Kivu, qu'il nomme *Bergfrieden* (la paix de la montagne), et plus tard sa résidence à Kigali, qu'érige Richard Kandt. Or là encore, c'est sous le signe de la répétition que Richard Kandt se place, puisqu'il retrouve au Rwanda ce que le comte von Götzen y avait trouvé avant lui :

Il rencontra, non pas une population clairsemée comme dans le reste de la colonie, mais une population forte de centaines de milliers de Noirs Bantus, qui se nommaient Hutus ; il trouva ce peuple sous la dépendance servile des Tutsis, une caste nobiliaire étrangère d'origine sémitique ou hamitique, dont les ancêtres venus du pays Galla, au sud de l'Abyssinie, avaient soumis à leur joug

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 1.

<sup>11</sup> Henry Morton Stanley, *In Darkest Africa: Or the Quest, Rescue and Retreat of Emin, Governor of Equatoria*, New York, Scribner, 1890.

<sup>12</sup> Adolf Friedrich zu Mecklenburg, *Ins innerste Afrika: Bericht über den Verlauf der wissenschaftlichen Zentral-Afrika-Expedition 1907/08*, Leipzig, P. E. Lindner, 1909.

<sup>13</sup> *Caput Nili*, p. 302-303.

toute l'Afrique des Grands Lacs ; il trouva le territoire organisé en provinces et districts placés sous l'administration vampirique des Tutsis, dont les immenses silhouettes de près de deux mètres lui rappelaient le monde des contes et des légendes, et dont le roi se déplaçait continuellement à travers le pays et faisait construire ses résidences tantôt ici, tantôt là. Et pour couronner le tout, il entendit parler des derniers représentants d'une tribu de nains, les Twa, dont on raconte qu'ils gîtaient dans les volcans qui dominaient le pays au nord, et chassaient le gibier de la forêt vierge.

*[Er fand in ihm nicht, wie in den übrigen Teilen der Kolonie, eine spärliche, sondern eine nach hunderttausenden zählende Bevölkerung von Bantunegern, die sich Wahutu nannten; er fand dies Volk in knechtischer Abhängigkeit von den Watussi, einer fremden semitischen oder hamitischen Adelskaste, deren Vorfahren aus den Gallaländern südlich Abessinien kommend, das ganze Zwischenseengebiet sich unterworfen hatten; er fand das Land eingeteilt in Provinzen und Distrikte, die unter der aussaugenden Verwaltung der Watussi standen, deren riesige, bis über zwei Meter hohe Gestalten ihn an die Welt der Märchen und Sagen erinnerten, und an ihrer Spitze einen König, der im Lande ruhelos umherziehend, bald hier, bald dort seine Residenzen erbaute. Und schließlich hörte er auch noch von Resten eines Zwergstammes, den Batwa, die in den Höhlen der das Land im Norden überragenden Vulkane als Jäger des Urwaldwildes hausen sollten]<sup>14</sup>.*

Dans ce passage, Richard Kandt reconduit les topoï au sujet du Rwanda et, à l'instar de la source du Nil, il en fait un *rétrotopos* : un pays mythique, peuplé d'êtres légendaires, présent depuis des siècles dans les imaginaires et sans cesse répété. Mais l'auteur va plus loin encore, puisqu'il recourt à la réminiscence, va chercher dans son propre passé des raisons d'admirer les Tutsis, et notamment le premier d'entre eux, le roi du Rwanda :

Mais de tous les bâtiments, c'est vers la résidence proprement dite que l'œil est sans cesse attiré. Elle produit sur moi une impression d'étrangeté, et en même temps elle évoque des souvenirs confus d'images qui me sont familières, sans que je sache sur le moment dans quelle région du passé je suis censé les retrouver. Je gambere là-dessus pendant une courte halte qui permet à la caravane de serrer les rangs, je gambere et pourtant je n'arrive pas à m'y retrouver parmi tous les visages qui surgissent d'un coin reculé de mon cerveau, où ils ont longtemps été en état de dormance. Je pense à des scènes d'Orient, voire à la physionomie typique des villes russes, même si c'est complètement fou, car j'ai bien conscience qu'il suffit de cinq ou six pauvres huttes

rondes, dominant de leur hauteur, comme autant de dômes, une centaine d'autres plus petites, et de clôtures qui, de loin, brillent comme des murs blancs, pour que je pense à des représentations de l'Empire du Tsar. Et pour finir, j'éprouve le même sentiment qui s'est emparé de moi déjà à plusieurs reprises au cours de ce voyage à la vue de scènes particulièrement curieuses, et que je n'ai pas réussi à dominer, ce sentiment obscur et oppressant d'avoir déjà vu et ressenti tout cela dans une autre vie, enfouie et oubliée.

*[Aber immer wieder kehrt doch das Auge zu der Residenz selbst zurück, die einen fremdartigen Eindruck macht und doch auch unbestimmte Erinnerungen an mir bekannte Bilder wachruft, ohne dass ich gleich weiß, in welchem Bezirke der Vergangenheit ich sie suchen soll. Ich grübele darüber während einer kurzen Rast, die die Karawane zum Aufschließen benützt, grübele und finde mich doch nicht in all den Gesichtern zurecht, die aus irgendeinem verborgenen Winkel meines Hirns von langem Schlaf sich erheben. Ich denke an Gemälde des Orients, selbst an russische Städtebilder, trotzdem dies Narretei ist, und ich mir bewusst bin, dass es nur die fünf, sechs hohen Rundhütten, die hundert kleine wie Kuppeln überragen und die aus der Ferne gleich weißen Steinmauern schimmernden Zäune sind, die an Bilder aus dem Reiche des Zaren mich erinnern; und zuletzt übermannt mich wieder das Gefühl, dessen ich schon einige Male während dieser Reise beim Anblick besonders seltsamer Szenerien nicht Herr geworden bin, das dunkle beklemmende Gefühl, dass ich all dies schon einmal in einem anderen, versunkenen und vergessenen Leben geschaut und empfunden habe]<sup>15</sup>.*

Avant même d'entrer au Rwanda, Richard Kandt se sentait intimement lié aux Tutsis. Dans ces conditions, le sort que ces derniers réservaient aux Hutus ne pouvait guère l'émouvoir :

De toute façon, je ne peux rien faire pour soulager [les Hutus] des abus dont ils se plaignent, de leur absence de droits, de l'oppression dont ils sont victimes. À quelques reprises, je les ai invités à se prendre en main et je me suis gentiment moqué d'eux, qui, cent fois supérieurs en nombre aux Tutsis, acceptent d'être soumis par eux et ne font que se plaindre et gémir comme des bonnes femmes.

*[Ich kann den zahlreichen Missständen, über die sie klagen, ihrer Rechtlosigkeit, ihrer Bedrückung, doch nicht abhelfen. Ich habe sie einige Male auf Selbsthilfe verwiesen und leicht gespottet, dass sie, die den Watussi an Zahl hundertfach überlegen sind, sich von ihnen unterjochen lassen und nur wie Weiber jammern und klagen können]<sup>16</sup>.*

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 238-239.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 240-241.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 239.

Quant aux Tutsis, au moment de la venue de Richard Kandt, avaient-ils déjà compris les théories forgées par les Européens à leur sujet et, voyant tout ce qu'ils pouvaient en tirer en termes de prestige et pour lutter contre les rois Hutus et Twa qui refusaient de se soumettre, les avaient-ils adoptées ? Car à chaque instant ils prennent soin qu'on ne les confonde pas avec les Hutus. Quand Richard Kandt propose aux Tutsis des uniformes chamarrés, ils lui répondent que de tels vêtements sont tout juste bons pour les Hutus. Quand les Tutsis entendent affamer les hommes de Richard Kandt, ils dispersent sans ménagement aucun les Hutus qui s'approchent du campement avec des provisions. Et quand Richard Kandt surprend les Tutsis à mentir, ils se récrient et affirment qu'au contraire des Hutus, ils ne mentent jamais. Au grand étonnement de Richard Kandt, les Tutsis affirment qu'ils sont plus proches des Européens que des Hutus :

Ils me tinrent un long exposé au sujet des opinions amicales du roi envers les Allemands en général et envers moi en particulier. Le roi tenait absolument à m'envoyer aujourd'hui même, sinon demain à la première heure, des cadeaux de bienvenue. Seule une phrase se détacha sur leur verbiage et frappa mon esprit. En effet, ils me demandèrent comment je pouvais croire une seconde que les Tutsis étaient les ennemis des Européens. N'avaient-ils pas la même origine et n'étaient-ils pas les fils du même père ? Si encore ils étaient des Hutus, ces infâmes et méchants Hutus à la langue fourchue, prêts à toutes les méchancetés, et dont je devrais me garder à l'avenir de croire un traître mot quand ils calomnient les Tutsis.

*[Sie hielten mir einen langen Vortrag über die freundlichen Gesinnungen des Königs gegen die Wadaki im allgemeinen und mich im besonderen. Der König würde unbedingt noch heute oder morgen Früh Gastgeschenke schicken. Aus der Monotonie ihres Phrasengewimmels stach nur ein Satz, mich frappierend, hervor. Sie sagten nämlich, wie ich glauben könnte, dass sie, die Watussi, Feinde der Europäer wären. Seien sie doch einer Abstammung und Kinder eines Vaters. Ja, wenn sie Wahutu wären, diese bösen, niederträchtigen doppelzüngigen, zu jeder Schlechtigkeit bereiten Wahutu, denen ich in Zukunft kein Wort glauben möge, wenn sie die Watussi verleumdeten]<sup>17</sup>.*

Richard Kandt ne peut-il ou ne veut-il rien faire pour les Hutus ? Renie-t-il ou cultive-t-il le cousinage des Tutsis ? Une chose est sûre, dans *Caput Nili*, les Tutsis occupent une place plus importante que les Hutus, qui eux-mêmes sont davantage cités que les

Twa. Huit pages contiennent au moins une mention du nom « Batwa », douze pages contiennent au moins une mention du nom « Wahutu », quand le nom « Watussi » figure au moins quarante-deux fois. Logiquement, les lettres XXIII et XXIV, où Richard Kandt relate sa rencontre avec les Rwandais, contiennent le plus d'occurrences des mots « Watussi » et « Wahutu ». Mais le premier y est répété trente-six fois, le second neuf fois ; « Twa » n'est cité qu'une seule fois. La forme au singulier « Mhutu » n'apparaît qu'une fois dans ces deux lettres, quand on rencontre le singulier « Mtussi » à huit reprises. Cela signifie sans doute que les Tutsis sont davantage distingués en tant qu'individus, alors que les Hutus sont perçus comme un groupe indifférencié. Peut-être plus révélateur encore : le nom « Wahutu » apparaît pour la première fois au début de la lettre XXIII, et il n'est guère utilisé plus de trois fois après la fin de cette lettre, alors que le nom « Watussi », cité huit fois en tout avant le début de la lettre XXIII, est cité encore vingt-trois fois après la fin de la lettre. Le fait que Richard Kandt évoque les Tutsis avant le récit de sa rencontre avec eux, et en parle encore plusieurs fois après ce récit, trahit d'une part son impatience de les rencontrer et d'autre part l'effet durable que cette rencontre aura eue sur lui. Au fil des pages, Richard Kandt creuse encore le fossé qui sépare les Tutsis des Hutus en leur attribuant respectivement qualités et défauts. Le lecteur apprend ainsi que les Tutsis sont grands, réservés et fiers, et que les Hutus sont petits, indiscrets, geignards et peureux. À l'occasion, comme pour ne pas avoir à nommer les Hutus, Richard Kandt évoque leur activité par des verbes à la voix passive. Dans le passage ci-dessous, il regrette explicitement de ne pas voir de Tutsis et fait mine de ne pas voir les Hutus qui eux sont bien là, car qui est-ce qui approvisionne le campement sinon eux :

Je n'apercevais jamais aucun Tutsi ; j'apercevais certes leurs troupeaux de bœufs et leurs fermes, mais eux ne s'approchaient pas de moi, peut-être sur ordre « d'en-haut ». Mais ce n'est pas pour autant que je devais souffrir de la faim, car le marché de notre campement était chaque jour plus fréquenté. On nous apportait autant de vin, de farine, de viande et de bananes que le cœur et l'estomac de mes porteurs le désiraient.

*[Watussi zwar sah ich nie; sah nur ihre Rinderherden und ihre Gehöfte, aber sie selbst hielten sich mir fern, vielleicht*

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 255.

*auf Anweisung von „oben“. Aber deshalb brauchte ich doch nicht Hunger zu leiden, denn der Markt im Lager ward täglich lebhafter besucht. Wein, Mehl, Fleisch und Bananen wurden so viel gebracht, wie Herz und Magen meiner Träger begehren]<sup>18</sup>.*

L'absence visible des Tutsis et la présence invisibilisée des Hutus trahit la hiérarchie opérée par Richard Kandt. Quant aux *nains* Twa, on pourrait parler à leur sujet d'impossible présence, tant elle est différée, hypothétique et fugitive. À la fin de la lettre XXIII, consacrée aux « géants » du pays, Richard Kandt annonce qu'il parlera de ses « nains » dans la suivante ; mais il faut attendre pour cela la lettre XXV. Là, nous apprenons que Richard Kandt a capturé deux femmes *naines* qui n'ont pas attendu d'être photographiées pour se sauver ; que ses hommes ont tué un vieillard qui mesurait « peut-être 140 voire 145 cm »<sup>19</sup> ; qu'ils ont entraperçu d'autres *nains* cachés derrière des arbres ou prenant la fuite. Or le niveau de développement que Richard Kandt prête aux Tutsis, Hutus et Twa n'est pas seulement corrélé à leur taille, mais à toute leur apparence physique, fondant biologiquement le racisme qui affleure dans *Caput Nili*. Au XIX<sup>e</sup> siècle (et jusque dans les années 1950), parce qu'on ne pouvait pas accepter que des grands Noirs aux visages délicats, civilisés qui plus est, fussent vraiment Noirs, on imagina qu'au fond ils ne l'étaient pas<sup>20</sup>. Richard Kandt n'est pas le premier à formuler ce qu'on appelle l'hypothèse hamitique, du nom de Ham (ou Cham), le deuxième fils de Noé, Hem étant son premier fils. Juste avant lui, le comte von Götzen avait déjà noté la beauté des Tutsis, qui les distinguait des Hutus, et l'avait expliquée par des origines étrangères. Stanley aussi insiste sur les différences physiques entre Twa, Hutus et Tutsis<sup>21</sup>.

Mais le premier à formuler la théorie d'une ancienne migration en Afrique noire, plus particulièrement dans l'Afrique des Grands Lacs, fut John Speke en 1863<sup>22</sup>.

Une nouvelle fois, en guise de légitimation, Richard Kandt recourt à la rétrotopie. Si les Tutsis sont si différents des Hutus, c'est qu'ils sont une rémanence des chevaliers du Moyen-Âge européen :

Dès que l'enseigne qui me précède apparaît sur la dernière crête, avec son étendard que vient battre une courte rafale de vent, les collines tout autour de la résidence commencent à s'animer comme par enchantement. Des quatre coins de l'horizon, on voit des centaines de groupes de dix, vingt hommes, certains groupes en comptant beaucoup plus, confluer vers la résidence du souverain en portant leurs lances sur l'épaule. Et à nouveau l'imagination s'échauffe et croit voir revivre dans ce coin perdu d'Afrique les bannières des chevaliers et des écuyers, réchappées de gravures jaunies et de vieux livres. Quel étrange tableau : les milliers de silhouettes noires armées de lances qui brillent au soleil, le bariolage de tissus aux couleurs criardes, çà et là une litière fermée recouverte de nattes aux reflets jaunes, de longues files de jarres et de paniers – et tout ce joli monde, comme autant de ruisseaux qui viendraient alimenter un lac, suit les lignes claires des innombrables sentiers qui se croisent et se recroisent, arpente chaque crête et chaque versant vert-jaune, contourne les huttes et les enclos, serpente à travers les champs de mil mûr et les bananeraies, patauge dans les vallées marécageuses de roseaux et les ruisseaux paresseux, formant une masse toujours plus grande qui finit par venir s'enrouler autour de la clôture la plus extérieure du palais comme un gros boa aux écailles bigarrées.

*[Sobald der vor mir schreitende Fähnrich mit dem in einem kurzen Windstoß flatternden Banner auf dem letzten Kamm auftauchte, beginnen wie auf Verabredung die Berge rings um die Residenz sich mit Leben zu erfüllen.*

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 262.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 286 : « *Dem von uns getöteten Häuptling, der ebenso wie die übrigen vielleicht 140 bis 145 Zentimeter groß war* ».

<sup>20</sup> Voir à ce sujet : Jean-Pierre Chrétien et Marcel Kabanda, *Rwanda. Racisme et génocide. L'idéologie hamitique*, Paris, Belin, 2013.

<sup>21</sup> Henry Morton Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique. Recherche, délivrance et retraite d'Emin Pacha*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1890, p. 350 : « Contrepartie des pygmées sylvains et rabougris, les Ouahouma sont de haute stature, bien formés, avec des traits presque européens », et p. 352-353 : « Après avoir voyagé en long et en large, nous constatons que tous les bergers ressemblent au beau Mtoussi par nous rencontré dans l'Oussoumboué [...] ; tous les agriculteurs, au contraire, ont les traits négroïdes autant qu'aucun Africain lippu de la côte occidentale. En pratiquant les pasteurs, nous remarquons bientôt qu'ils ont pour l'homme qui cultive la terre le même mépris d'un comptable de la Cité de Londres pour un garçon de charrue ».

<sup>22</sup> John Hanning Speke, *Journal of the Discovery of the Source of the Nil*, chapitre 9 : « *It appears impossible to believe, judging from the physical appearance of the Wahuma, that they can be of any other race than the semi-Shem-Hamitic of Ethiopia. The traditions of the imperial government of Abyssinia go as far back as the scriptural age of King David, from whom the late reigning king of Abyssinia, Sahela Selassie, traced his descent. Most people appear to regard the Abyssinians as a different race from the Gallas, but, I believe, without foundation. Both alike are Christians of the greatest antiquity* [À en juger par leur apparence physique, les Humas ne peuvent pas appartenir à une autre race qu'aux populations sémitiques ou hamitiques d'Éthiopie. On peut faire remonter les traditions du gouvernement impérial de l'Abyssinie à l'époque du roi David, dont le roi d'Abyssinie, Sahle Selassié prétendait descendre. La plupart des gens semblent considérer les Abyssiniens comme une race différente des Gallas, mais je crois qu'ils ont tort. Les deux populations sont chrétiennes et d'une remarquable antiquité] ».

*Aus allen Pfeilen der Windrose sieht man viele hunderte von Gruppen, zehn, zwanzig Mann stark, einzelne auch viel zahlreicher, mit geschulterten Lanzen sich auf den Herrschersitz zu bewegen. Und schon arbeitet die Phantasie wieder und sieht aus vergilbten Kupferstichen und verschollenen Büchern die Fähnlein der Ritter und Knappen in diesem verborgenen Winkel Afrikas zu neuem Leben erweckt. Ein seltsames Bild: die tausende von schwarzen Gestalten mit im Sonnenschein funkelnden Speeren, grelleuchtende Farben bunter Tücher, auch ein paar Sänften, die mit gelbschimmernden Matten bedeckt sind, lange Karawanen mit Krügen und Körben – und all dies wie Bäche, die einem See zufließen, auf den hellen Linien zahlloser, oft sich kreuzender Fußpfade über alle Rücken und alle die gelbgrünen Hänge, zwischen Hütten und Höfe, durch schnittreife Hirsefelder und Bananenhaine sich windend, durch morastige Schilftäler und träge Bäche watend, zu immer größeren Massen sich vereinend und zuletzt wie eine dicke buntgefleckte Riesenschlange sich rings um die äußerste Umzäunung der Residenz legend]<sup>23</sup>.*

Pour conserver quelque chose du Rwanda ancestral sans hypothéquer la rentabilité de la future colonie, Richard Kandt choisit de sacrifier les Hutus et s'appuie sur les Tutsis qu'il légitime en faisant mine de voir en eux les dignes héritiers de quelque croisé égaré sur le chemin de Jérusalem. Il ravive ainsi un très ancien topos, celui du royaume éthiopien du prêtre Jean, et mobilise tout un imaginaire néogothique très en vogue à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Pastichant Hubert Reeves, qui faisait de la lumière une machine à remonter le temps et écrivait que regarder *loin*, c'était regarder *tôt*, on pourrait dire au sujet de Richard Kandt que regarder *ailleurs* c'est regarder *tôt*. Le Rwanda serait cet autre lieu (une *hétérotopie*), qui permettrait de remonter le temps et de faire revivre quelque chose du Moyen-Âge européen au cœur de l'Afrique : une *hétérorétrotopie*. Au risque de renouer avec le racisme et la condescendance en faisant du Rwanda et de ses habitants une éternelle enfance de l'humanité ; comme si on pouvait en apprendre beaucoup sur ce qu'avaient été les Européens en observant comment étaient toujours les Africains. Dans la lettre XX, Richard Kandt se rappelle un procès en sorcellerie moyenâgeux auquel il a assisté à Tabora et en conclut que les Noirs et « nous » les Européens ne « vivons pas dans le même siècle

[*leben nicht in dem gleichen Jahrhundert*] »<sup>24</sup>. Affirmer ainsi que les sociétés humaines se développent en passant toutes par les mêmes étapes, et constater qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle les Noirs de la côte orientale de l'Afrique ont plusieurs siècles de retard sur les Européens, c'est réaliser notamment le programme de Ernst Haeckel. De fait, au chapitre 28 de *Generelle Morphologie der Organismen*<sup>25</sup>, paru en 1866, le biologiste allemand prétend faire de l'anthropologie une branche de la zoologie et appliquer aux sociétés humaines sa théorie de la recapitulation, selon laquelle chaque organisme vivant se développerait en adoptant tour à tour les caractères de tous les organismes ancestraux.

### *Caput Nili*: une écriture (et une re-lecture) rétrotopique

La première génération d'explorateurs s'était montrée discrète : seul et sans arme, le Français René Caillé s'était fait passer pour un Musulman afin d'entrer à Tombouctou. Mais à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les explorateurs s'entourent de plusieurs centaines de personnes. Ces explorations laissent forcément des traces, et pas seulement quand l'explorateur est un administrateur colonial en puissance, comme c'est le cas du comte von Götzen, futur Gouverneur de l'Afrique orientale allemande, de Richard Kandt, futur Résident impérial au Rwanda, et du duc Adolf Friedrich zu Mecklenburg, futur Gouverneur du Togo. Le terrain cesse d'être vierge dès l'instant où l'Européen le foule. Richard Kandt en est bien conscient, qui dès les premières lignes de *Caput Nili* écrit :

Aujourd'hui, j'ai la chance de voir tout cela de mes propres yeux, mieux encore, j'aurai plusieurs années pour m'adonner librement à mes recherches, pour sonder et établir, jusqu'à sa plus infime cellule, la composition de cet organisme complexe, et ce avant que la civilisation occidentale, avec ses missionnaires et ses administrateurs, n'y ait infiltré des éléments étrangers.

[*Nun darf ich all dies mit meinen eigenen Augen sehen, und mehr als dies, darf jahrelang als freier Forscher alle*

<sup>23</sup> *Caput Nili*, p. 241.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>25</sup> Ernst Haeckel, *Generelle Morphologie der Organismen*, Berlin, Georg Reimer, 1866, p. 432.



*Zusammenhänge dieses komplizierten Organismus bis in seine feinsten Zellen ergründen und festlegen, ehe noch der Einfluss abendländischer Kultur durch Mission und Verwaltung ihn mit fremdartigen Elementen durchsetzt hat]*<sup>26</sup>.

En se donnant plusieurs années avant que le Rwanda ne s'altère, Richard Kandt se montre bien optimiste. D'abord parce qu'une caravane de plusieurs centaines d'hommes s'abattant sur une contrée comme une nuée de sauterelles en fragilise aussitôt l'équilibre, ensuite parce que très vite, en termes d'exploitation des ressources, de système politique, de religion, tout change<sup>27</sup>. J'ai déjà montré que les préjugés de Richard Kandt sur le Rwanda d'une part modifient sa perception des hommes et des choses, d'autre part indiquent d'emblée aux plus malins des Rwandais l'attitude à adopter avec lui. On peut dire qu'à chaque pas qu'il y fait, Richard Kandt arrache davantage le Rwanda à son passé. Sauf qu'il aura toujours hésité entre aller de l'avant et revenir en arrière. Quand, bien des années après son premier voyage, il sera chargé d'annoncer au roi du Rwanda qu'il devra désormais payer un tribut à l'Empire allemand, Richard Kandt en sera aussi fier que honteux : « Et dire que c'est moi qui devais, obéissant en cela à une sévère injonction, porter le premier coup de hache à ce fier tronc. [*Grade ich würde es sein, der einem harten Pflichtgebot folgend die Axt an diesen stolzen Baum legen sollte*] »<sup>28</sup>. Dans sa préface à la troisième édition, Richard Kandt formule plus clairement encore sa nostalgie : « De temps à autre je pense : Quelle chance tu as eue, toi à qui il fut donné de connaître la vieille Afrique, et le temps d'avant le chemin de fer et le bateau à vapeur. [*Bisweilen denke ich: Wie gut ist es Dir ergangen, dass Du noch das alte Afrika gekannt hast, und die Zeit vor Eisenbahn und Dampfschiff*] »<sup>29</sup>. Ces scrupules de colonisateur honteux affleurent dans l'écriture même de *Caput Nili*, qui est hésitante, faite de méandres qui en ralentissent le cours.

Il y a plus : contrairement à Stanley ou au comte von Götzen, Richard Kandt ne traverse pas l'Afrique, il ne file pas tout droit, mais fait le tour du Rwanda,

revenant plusieurs fois sur ses pas. Son récit, qui n'est certes pas linéaire, épouse son itinéraire. Voici ce qu'il en dit dans sa préface :

Ces lettres n'entendent pas relater mes voyages de façon parfaitement chronologique : 'Ce jour-là nous progressâmes de cinq parasanges'. Certaines portions, qui s'étirèrent sur des semaines, sont expédiées en quelques phrases, et d'autres sont carrément passées sous silence ; à l'inverse, une seule heure de voyage peut donner lieu à tout un chapitre, même si rien de palpitant ne s'est produit pendant ce temps.

[*Sie wollen vor allem keine chronologisch genaue Schilderung meiner Reisen sein: „An diesem Tage marschierten wir fünf Parasangen.“ Manche Abschnitte, die sich über Wochen erstreckten, sind in wenig Sätzen zusammengeschnürt und andere ganz fortgelassen; dafür kann einer einzigen Stunde ein ganzes Kapitel gewidmet sein, ohne dass sich in ihm irgendein aufregendes Erlebnis abspielt*]<sup>30</sup>.

*Caput Nili* est un livre mouvant : autour de la quête des sources du Nil, qui est à la fois le prétexte du voyage et le fil conducteur de l'ouvrage, Richard Kandt multiplie les rêveries, les descriptions, les anticipations et les retours en arrière. Il finit même par faire de ces écarts le principe de construction de son texte, le comparant à la procession dansante et sautillante pratiquée dans la ville luxembourgeoise d'Echternach :

Je me suis de nouveau écarté du fil principal de mon récit ; un pas en avant, deux pas sur le côté, il semble que cela doive être le destin de ces lettres. Une sorte de procession dansante comme à Echternach.

[*Ich habe mich wieder vom Hauptpfad der Erzählung fortlocken lassen; einen Sprung vorwärts, zwei Sprünge seitwärts, das scheint nun einmal das Schicksal dieser Briefe zu sein. Ein variiertes Echternacher Pas*]<sup>31</sup>.

Je prendrai pour seul exemple le début de la lettre XXIII de *Caput Nili*. Dans le premier paragraphe, Richard Kandt décrit ce qu'il a sous les yeux à Mkingo le 14 juin 1898. Ce faisant, il fait un premier retour en arrière de plus de deux ans par rapport à la situation d'énonciation cadre de la lettre XXIII (Mganamukari, novembre 1900). Puis il y a une

<sup>26</sup> *Caput Nili*, p. 239.

<sup>27</sup> Voir à ce sujet : Gudrun Honke (dir.), *Au plus profond de l'Afrique. Le Rwanda et la colonisation allemande. 1885 – 1919*, Wuppertal, Peter Hammer Verlag, 1990.

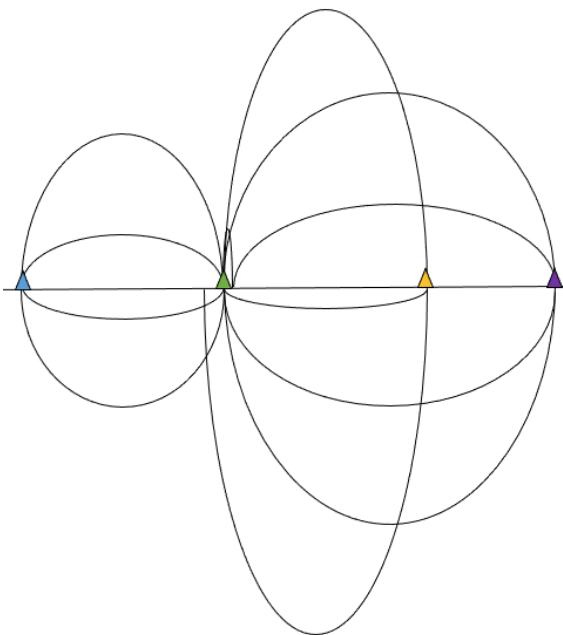
<sup>28</sup> *Caput Nili*, p. XXI.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. XIX.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. XXIII.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 476.

analepse : « deux ans plus tôt », Richard Kandt ignorait tout du Rwanda. Un retour à la situation d'énonciation est aussitôt suivi d'une prolepse : dans quelques jours, Richard Kandt verra le roi du Rwanda et il espère pouvoir passer plusieurs années dans ce pays. Suit une analepse : deux ans plus tôt, Richard Kandt découvrait l'œuvre du comte von Götzen, qui avait exploré le Rwanda en 1894. L'auteur revient à la situation d'énonciation, puis fait une prolepse : il rêve de passer plusieurs années au Rwanda. Après un retour au temps de l'énonciation, il y a une référence à la situation d'énonciation cadre (« Mais assez parlé de cela et revenons au présent. Puisse mon journal parler pour moi »), une analepse (« Il y a quatre jours »), puis un récit linéaire jusqu'à coïncider de nouveau avec la situation d'énonciation initiale : « Mais je suis mort de fatigue, et je décrirai demain ce qui s'est passé d'autre cet après-midi ». Ce mouvement pendulaire autour de la situation d'énonciation du 14 juin 1898 en soirée est indiqué sur l'axe chronologique suivant, où le mois de novembre 1900 est figuré par un triangle jaune, le 14 juin 1898 par un triangle vert, la découverte du livre du comte von Götzen en 1896 par un triangle bleu et la date estimée de son retour en Allemagne en violet ; les analepses sont figurées par des arcs placés au-dessous de l'axe chronologique et les prolepses par des arcs situés au-dessus de cet axe (la courbure des arcs est de plus en plus importante au fur et à mesure qu'on avance dans le texte) :



Cette écriture dansante et sautillante, qui revient toujours sur ses pas pour mieux s'en écarter à nouveau, nommons-la rétrotopique et voyons-y le moyen inventé par Richard Kandt d'évoquer plaisamment un pays où il se cherche et croit se retrouver.

Ces pas de côté ne suffisent pas toujours à annuler la monotonie du voyage de Richard Kandt. Lui-même constate que sans les noms propres, toujours différents et qui introduisent un peu de variété, son voyage ressemblerait à un « diorama circulaire [*ringförmigen Wandeldiorama*] »<sup>32</sup>, où les mêmes paysages ne cesseraient de défiler sous les yeux du spectateur/lecteur. Ces mêmes lieux qui reviennent à intervalles réguliers, ces *retrotopoi*, finiraient par lasser le lecteur si Richard Kandt n'avait pas placé dans son texte, « ça et là, de petits épisodes plaisants, tels des raisins secs dont on agrémente un gâteau qui sinon serait un peu fade [*hie und da kleine lustige Episoden wie Rosinen in einen etwas fade schmeckenden Kuchen eingestreut*] »<sup>33</sup>.

Ironie du sort, ce livre vivant, ambivalent – à l'image de son auteur qui conclut ainsi sa préface à la première édition : « Je ne suis pas un livre sophistiqué, je suis un être humain avec ses contradictions. [*Ich bin kein ausgeklügelt Buch, ich bin ein Mensch mit seinem Widerspruch*] »<sup>34</sup> – sera figé après la Première Guerre mondiale, quand l'Allemagne perd toutes ses colonies, en un mémorial de l'ancien empire colonial. La préface de Franz Stuhlmann à l'édition de 1919 a même des accents rétrotopiques, au sens baumanien de projet de retour nostalgique à une époque révolue :

L'auteur et l'éditeur, tous deux si étroitement liés à la terre africaine à laquelle ils avaient chacun à leur manière consacré leur vie, ont disparu ; mais leur œuvre renaît et continuera de renaître aussi longtemps que resteront vivants en nous l'amour pour l'Afrique et la foi en notre droit imprescriptible sur notre colonie d'Afrique orientale allemande qui nous a été volée [...]. Puisse cette nouvelle édition de *Caput Nili* rendre hommage à la colonie d'Afrique orientale allemande et aux hommes qui y ont œuvré, et témoigner de la rapacité de nos ennemis. Qu'elle ne cesse de nous rappeler [...] : nous n'abandonnons pas l'Afrique orientale allemande ! Nous espérons la reconquérir ! Elle reste spirituellement

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 194.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 194.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. XXIV.

nôte ! Si ce livre y contribue, alors nous aurons parfaitement suivi la voie tracée par son auteur.

*[Autor und Verleger, beide so eng verknüpft mit dem afrikanischen Boden, dem sie jeder auf seine Art ihr Leben geweiht hatten, sind dahin; ihr Werk aber ersteht von Neuem und wird immer wieder erstehen, solange die Liebe zu Afrika und der Glaube an unser unvergängliches Recht auf die uns geraubte Kolonie Deutsch-Ostafrika in uns lebendig bleibt [...]. So mag die Neuauflage von Caput Nili dieses Mal ihre Reise antreten als ein Andenken an die Kolonie Deutsch-Ostafrika und an die Männer, die dort wirkten, als ein Memento für die Raubgier unserer Feinde. Es soll uns dauernd zurufen [...]: Wir geben innerlich Deutsch-Ostafrika nicht auf! Wir hoffen auf seine Zurückgewinnung! Es bleibt geistig unser! Dazu trage auch dies Buch bei, dadurch wirken wir am besten im Sinne seines Verfassers]*<sup>35</sup>.

Franz Stuhlmann va jusqu'à expliquer que Richard Kandt était l'homme de la situation : car qui mieux qu'un psychiatre, rompu à tous les états mentaux, était capable de s'entendre avec des « peuples à demi-civilisés » ?

Curieusement, cet hommage recoupe partiellement celui rendu à Richard Kandt par Marita Keilson-Lauritz, qui considère qu'un marginal dans son propre pays, un homosexuel, était mieux qu'un autre susceptible d'être ouvert à l'altérité africaine. À la suite de Jacob Stockinger<sup>36</sup>, qui fait notamment du voyage un motif privilégié de la littérature homosexuelle, elle pose comme hypothèse que les récits de voyage écrits par des homosexuels ont des traits distinctifs. Elle analyse d'abord le paratexte de *Caput Nili* et voit dans la dédicace à sa mère et à l'écrivain Richard Voß, dont le nom est imprimé en caractères plus grands, une subtile indication de la tendre amitié qui lie les deux hommes. Elle établit que *Bergfrieden* est le nom de la villa bavaroise du couple Voß avant d'être celui de la cabane de Richard Kandt au bord du lac Kivu. Elle fait du voyage en Afrique quelque chose comme une fuite ou une quête d'un espace de liberté : Richard Kandt serait parti pour prouver à son ami Richard Voß qu'il était digne de lui et/ou pour fuir le scandale et/ou pour échapper à la montée de l'antisémitisme. Elle observe qu'en remontant le

cours du Nil, c'est peut-être aussi une tête d'homme que Richard Kandt veut retrouver. Elle renoue avec le motif du miroir cher à Stockinger, en disant que Richard Kandt s'observe, se reconnaît dans les traits du dieu Nil, et cherche à se connaître dans *Caput Nili*. Elle conclut en voyant à l'œuvre dans *Caput Nili* « le miroitement (homotextuel) du monde familier (le chez-soi) – vécu comme hostile – dans un univers étranger/autre – plus ou moins teinté d'utopie [*die (homotextuelle) Spiegelung des – als feindselig empfundenen – Vertrauten (daheim), im – teilweise utopisch angereicherten – Fremden/Anderen*] »<sup>37</sup>. Au moment de rédiger sa préface à l'édition de 1914, Richard Kandt se replonge dans son livre, qu'il n'avait pas rouvert une seule fois depuis sa parution dix ans plus tôt. Voici ce qu'il dit de cette expérience :

Je viens de finir de lire les dernières pages, qui respirent le bonheur qu'éprouve celui qui, reposant dans le giron de la nature bonne et maternelle, redevient un enfant, et sourit en observant les agissements étranges des « grandes » personnes – et je repose le livre [...] Je pense qu'il y a des livres qui sont l'esprit de celui qui les a rédigés, ou son sang ou son cœur, qui sont parfois ce qu'il a fait de plus grand et de plus noble et parfois ce qu'il a fait de plus ignoble et de plus bas. Mais ce livre est plus et il est moins, c'est à vous de voir. Car il est ma jeunesse, ce qui est irrémédiablement passé. Irrémédiablement. Maintenant vous comprenez, n'est-ce pas, pourquoi j'ai mis dix ans avant de remettre le nez dedans ?

*[Nun habe ich die letzten Seiten gelesen, die voll sind von dem Glück dessen, der im Schoße der mütterlich-gütigen Natur ruhend wieder zum Kinde wird, lächelnd über das wunderliche Treiben der „großen“ Menschen – und lege das Buch aus der Hand [...] Ich denke: Bücher gibt es, die sind der Geist dessen, der es schrieb, oder sein Blut und sein Herz, sind manchmal sein Hohes und Edles und manchmal sein Schlimmstes und Niedrigstes. Aber dies Buch ist mehr und ist weniger, - wie Ihr es nehmen wollt. Denn es ist meine Jugend, ist, was unwiederbringlich dahin ist. Unwiederbringlich. Wisst Ihr nun, warum ich mich ein Jahrzehnt lang scheute, hineinzusehen?]*<sup>38</sup>

Le Rwanda comme « deuxième patrie [*zweite Heimat*] »<sup>39</sup>, comme lieu où Richard Kandt recompose un monde familier (l'intimité de sa tente, sa cabane au bord du lac Kivu) au milieu d'une nature maternelle, comme lieu où il retrouve une

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. XVI.

<sup>36</sup> Jacob Stockinger, « Homotextuality: A proposal », dans Louie Crew (dir.), *The Gay Academic*, Palm Springs, Etc Publications, 1978, p. 133-151.

<sup>37</sup> Marita Keilson-Lauritz, « Lauter schwule Reisen? Ein Versuch zu einer Theorie der Homotextualität am Beispiel von Richard Kandt, Wolfgang Cordan und Hubert Fichte », *Arcadia – International Journal for Literary Studies*, vol. 46, 2011, p. 18.

<sup>38</sup> *Caput Nili*, p. XXI.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. XX.

fraîcheur lui permettant de prendre du recul par rapport aux préjugés en vigueur en Europe ; mieux, le Rwanda comme lieu idéal où Richard Kandt retrouve la plénitude d'une vie antérieure dont le souvenir lui revient peu à peu devant la statue du Vatican ou la résidence du roi du Rwanda ; et encore, le livre même où sa jeunesse est recréée, et auquel il ne revient que plus tard, hésitant et nostalgique, quel autre nom leur donner que rétrotopie ?

## Bibliographie

- ARISTOTE, *Histoire des animaux*, Paris, Vrin, 1986.
- BAUMANN, Oscar, *Durch Massailand zur Nilquelle: Reisen und Forschungen der Massai-Expedition des deutschen Antisklaverei-Komitee in den Jahren 1891-1893*, Berlin, Dietrich Reimer, 1894.
- BETHE, Heinrich, « Bericht über einen Zug nach Ruanda », *Deutsches Kolonialblatt*, 1899, p. 6-12.
- BINDSEIL, Reinhart, *Ruanda und Deutschland seit den Tagen Richard Kandts*, Berlin, Dietrich Reimer, 1988.
- , « À propos de *Caput Nili* de Richard Kandt » dans Pierre HALEN (dir.), *L'Afrique centrale dans les littératures européennes*, Brême, Palabres Éditions, 1999, p. 147-162.
- , « Richard Kandt und die indirekte Kolonialherrschaft in Ruanda », dans Ulrich VAN DER HEYDEN et Joachim ZELLER (dir.), ... *Macht und Anteil an der Weltherrschaft. Berlin und der deutsche Kolonialismus*, Münster, Unrast, 2005.
- , *Ruanda im Lebensbild des Afrikaforschers, Literaten und Kaiserlichen Residenten Richard Kandt*, Trêves, Société de géographie et Ruanda Komitee de Trêves, 2008.
- CHRETIEN, Jean-Pierre, *L'Afrique des Grands Lacs*, Paris, Flammarion, 2019.
- , « Hutu et Tutsi au Rwanda et au Burundi » dans Jean-Louis AMSELLE et Elikia M'BOKOLO (dir.), *Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et État en Afrique*, Paris, La Découverte, 2005, p. 129-165.
- CHRETIEN, Jean-Pierre et KABANDA, Marcel, *Rwanda. Racisme et génocide. L'idéologie hamitique*, Paris, Belin, 2013.
- DELFORGE, Jacques, *Le Rwanda tel qu'ils l'ont vu : un siècle de regards européens, 1862-1962*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- DORIGNY, Marcel, KLEIN, Jean-François, PEYROULOU, Jean-Pierre, SINGARAVELOU, Pierre, DE SUREMAIN, Marie-Albane, *Grand Atlas des empires coloniaux, Des premières colonisations aux décolonisations, XV<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions Autrement, 2019.
- FRANCHE, Dominique, *Généalogie du génocide rwandais*, Bruxelles, Éditions Tribord, 2004.
- VON GOETZEN, Gustav Adolf, *Durch Afrika von Ost nach West*, Berlin, Dietrich Reimer, 1895.
- , « À travers l'Afrique de l'Est à l'Ouest » dans *À travers le monde*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1895.
- GREINER, Andreas, « Permanente Krisen. Opposition, Kooperation und Konkurrenz ostafrikanischer Träger in europäischen Expeditionen » dans Sonja MALZNER, Anne D. PEITER (dir.), *Der Träger: Zu einer „tragenden“ Figur der Kolonialgeschichte*, Bielefeld, 2018, p. 181-204.
- HAECKEL, Ernst, *Generelle Morphologie der Organismen*, Berlin, Georg Reimer, 1866.
- HONKE, Gudrun (dir.), *Au plus profond de l'Afrique. Le Rwanda et la colonisation allemande, 1885-1919*, Wuppertal, Peter Hammer Verlag, 1990.
- JUNG, Karsten, « Richard Kandt. Forscher, empfindsamer Reisender, Stadtgründer, Kaiserlicher Resident – “a really good man” » dans Harald LÖNNECKER, Klaus GERSTEIN et Peter KRAUSE (dir.), *GDS-Archiv für Hochschul- und Studentengeschichte*, vol. 11, Essen, akadpress, 2021, p. 31-58.
- KANDT, Richard, *Caput Nili. Eine empfindsame Reise zu den Quellen des Nils*, Berlin, Dietrich Reimer, 1904.
- , *Meine Seele klingt. Nachgelassene Gedichte aus dem Kriege*, Berlin, Dietrich Reimer, 1918.
- KEILSON-LAURITZ, Marita, « Lauter schwule Reisen? Ein Versuch zu einer Theorie der Homotextualität am Beispiel von Richard Kandt, Wolfgang Cordan und Hubert Fichte », *Arcadia – International Journal for Literary Studies*, vol. 46, 2011.
- KIRCHHOFF, Albert, « Zu Dr. Richard Kandts Heimkehr aus Afrika », *Deutsche Kolonialzeitung*, n°19, 1902, p. 304-306.

- LANGHELD, Wilhelm, « Über einen Zug nach Ruhanda », *Deutsches Kolonialblatt*, n°6, 1895, p. 71-74.
- ZU MECKLENBURG, Adolf Friedrich, *Ins innerste Afrika: Bericht über den Verlauf der wissenschaftlichen Zentral-Afrika-Expedition 1907/08*, Leipzig, P. E. Lindner, 1909.
- MEYER, Hans, « Reiseberichte aus Ruanda und Urundi », *Mitteilungen aus den deutschen Schutzgebieten*, vol. 24, 1911.
- , « Ergebnisse einer Reise durch das Zwischenseengebiet Ostafrikas », *Mitteilungen aus den deutschen Schutzgebieten*, Ergänzungsheft Nr. 6, 1913.
- , « In Ruanda bei Richard Kandt, 1911 », *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, Sonderband zur 100-Jahr-Feier, 1928, p. 145-157.
- VON PARISH, Francis Richard, « Zwei Reisen durch Ruanda 1902 bis 1903 », *Globus. Illustrierte Zeitschrift für Länder- und Völkerkunde*, Brunswick, Fr. Vieweg & Sohn, 1904, vol. 26, n°1, p. 5-13.
- RAMSAY, Hans Gustav Ferdinand, « Uha, Urundi, Ruanda », *Mitteilungen aus den deutschen Schutzgebieten*, n°10, 1897, p. 177-181.
- , « Über die Expedition nach Ruanda und zum Rukwasee », *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, vol. 25, 1898, p. 302-325.
- SAINT-DAVID, Stewart Addington, *In the presence. Eyewitness Accounts of Foreign Visitors to the Royal Court of Rwanda, 1894-1922*, Editions Elgiad, 2020.
- SPEKE, John Hanning, *Journal of the Discovery of the Source of the Nil*, Édimbourg et Londres, Blackwood, 1863 ; *Les Sources du Nil, journal d'un voyage de découverte*, trad. Paul-Émile Daurand-Forgues, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1864, vol. 9, p. 274-384.
- STANLEY, Henry Morton, *In Darkest Africa: Or the Quest, Rescue and Retreat of Emin, Governor of Equatoria*, New York, Scribner, 1890 ; *Dans les ténèbres de l'Afrique. Recherche, délivrance et retraite d'Emin Pacha*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1890.
- STOCKINGER, Jacob, « Homotextuality: A proposal » dans Louie CREW (dir.), *The Gay Academic*, Palm Springs, Etc Publications, 1978.
- STUHLMANN, Franz, *Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika. Ein Reisebericht mit Beiträgen von Emin Pascha, in seinem Auftrage geschildert*, Berlin, Dietrich Reimer, 1894.
- , « Richard Kandt zum Gedächtnis », *Westermanns Monatshefte*, n°126, Braunschweig, 1918, p. 29-31.
- VOSS, Richard, *Aus einem phantastischen Leben – Erinnerungen*, Stuttgart, Verlag Engelhorn, 1920.